

A woman with dark, curly hair is shown from the waist up, looking down and slightly to her right. She is wearing a red dress with a small white pattern and a beige shawl draped over her shoulders. The background is a soft-focus garden with green grass and trees. A decorative horizontal line with a central floral ornament separates the image from the text below.

ANNE GRACIE

La fille illégitime

LES FIANCÉES DE BELLAIRE GARDENS

**J'AI
LU**
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Anne Gracie

Louée par la presse, adorée des lectrices, Anne Gracie insuffle un ton nouveau à la romance Régence. D'origine australienne, elle a parcouru l'Europe et la Malaisie durant son enfance. Ses romans, traduits dans le monde entier, ont reçu de nombreux prix. Elle vit aujourd'hui à Melbourne et donne des cours d'alphabétisation.

La fille illégitime

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les sœurs Merridew

- 1 – *Le plus doux des malentendus*
- 2 – *Première valse*
- 3 – *Sauvetage amoureux*
- 4 – *Baisers parfaits*

Les archanges du diable

- 1 – *Le cavalier de l'orage*
- 2 – *La dame de mes tourments*
- 3 – *Une lady à épouser*
- 4 – *Rien que la passion*

Mariages de convenance

- 1 – *Noces hâtives*
- 2 – *Scandale*
- 3 – *Mon amoureux*
- 4 – *La mariée était en rouge*

Les fiancées de Bellaire Gardens

- 1 – *La fille du maître-chanteur*

ANNE
GRACIE

LES FIANCÉES DE BELLAIRE GARDENS – 2

La fille illégitime

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Léonie Speer*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE RAKE'S DAUGHTER

Éditeur original
A Jove Book, published par Berkley,
an imprint of Penguin Random House LLC

© Anne Gracie, 2022

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2023

Prologue

Studley Park Manor
Hampshire, Angleterre, 1808

Durant ses presque neuf années d'existence, Clarissa Marie Studley n'avait jamais causé de souci à quiconque. Tous les domestiques de Studley Park Manor s'accordaient à le dire : Mlle Clarissa, calme, docile et obéissante, était la plus agréable des enfants. Aucun problème avec elle. C'était à peine si vous remarquiez sa présence.

Mais, quelques jours avant son neuvième anniversaire, elle changea. Radicalement.

Et les domestiques savaient pertinemment qui était à blâmer.

Ce retournement survint inopinément, comme la plupart des changements, avec l'arrivée, dans l'après-midi, d'une berline de voyage noire et poussiéreuse. Elle s'arrêta devant la maison et un homme d'une trentaine d'années, sobrement vêtu, en descendit.

Il chassa d'un geste sec le garçon d'écurie qui arrivait en courant.

— Inutile. Je n'en ai pas pour longtemps.

Puis il se retourna pour ordonner à une personne invisible, demeurée à l'intérieur du véhicule :

— Restez là !

Après avoir gravi les marches du perron, il tira d'un geste brusque le cordon de sonnette, ce qui fit bruyamment tinter la cloche à l'intérieur. Et quand le majordome ouvrit la porte, le visiteur exigea de voir sir Bartleby Studley du même ton abrupt qu'il avait employé avec le garçon d'écurie. Voire plus brutal encore.

Par cette belle journée d'été, Clarissa jouait dans le jardin. Nanny, censée la surveiller, s'était endormie à l'ombre d'un chêne, et Clarissa, lassée de faire rouler son cerceau le long du chemin, s'immobilisa, intriguée, en entendant une voiture s'arrêter. Les visites étaient rares à Studley Park Manor.

Elle n'avait pas l'autorisation de s'éloigner de Nanny. Toutefois, curieuse de voir qui arrivait, elle courut vers le devant de la maison et s'arrêta au coin pour jeter un regard discret. Elle ne vit rien d'autre qu'une voiture. Perché sur son siège, le cocher bâillait.

Elle s'apprêtait à retourner auprès de Nanny quand un bruit de voix lui parvint par une fenêtre ouverte. Son père et un étranger se disputaient.

Son attention fixée sur la source des cris, Clarissa s'approcha sur la pointe des pieds. Mais, au moment où elle était presque sous la fenêtre, elle trébucha et faillit tomber. Une petite fille vêtue de noir était accroupie devant elle, presque cachée par les buissons, et écoutait.

— Qui es-t..., commença Clarissa.

— Chuut !

La fillette se releva d'un bond, plaqua sa main sur la bouche de Clarissa et la tira dans les buissons.

Alors que Clarissa s'apprêtait à protester contre ce traitement brutal, la petite fille, levant son autre main, désigna la fenêtre d'un index autoritaire.

— Écoute ! chuchota-t-elle.

— C'est votre bâtarde, et elle relève de votre responsabilité ! criait l'étranger. Vous avez déshonoré ma sœur et notre famille, et maintenant que la mère de l'enfant est morte...

— Cette enfant n'est pas à moi.

— C'est la vôtre ! Ma sœur était une femme vertueuse avant que vous la séduisiez.

— Que vous dites, rétorqua le père de Clarissa.

— Personne ne peut douter qu'elle soit votre fille. Attendez donc de l'avoir vue, la ressemblance saute aux yeux ! Il vous faudra bien admettre votre paternité, et vous avez intérêt à prendre vos responsabilités, car je refuse d'élever la bâtarde d'un autre.

— C'est quoi, une bâtarde ? chuchota Clarissa.

— Moi, répondit la fille.

Comme Clarissa secouait la tête, perplexe, elle ajouta :

— C'est quelque chose de sale.

Clarissa jeta un coup d'œil aux vêtements noirs que portait la fillette. Elle ne paraissait pas sale, mais ses vêtements n'étaient pas très jolis.

— Cet homme a dit que tu étais la fille de papa.

— Il m'a dit ça aussi – qu'il me conduisait chez mon père. Il dit qu'il est mon oncle, le frère de ma mère, mais je crois qu'il me déteste.

Elle fit la grimace.

— On dirait qu'ils me détestent tous les deux.

— Mais si tu es la fille de papa, dit lentement Clarissa, et que je suis la fille de papa, ça fait que nous, on est... on est des sœurs.

Tournant la tête, la fille regarda Clarissa avec des yeux ronds. Clarissa la dévisagea. Elle ne lui ressemblait pas beaucoup, avec ses boucles brunes et ses yeux verts, mais à coup sûr, elle ressemblait beaucoup à son père.

— Eh bien, je ne la remmène pas, fit la voix de l'étranger. J'ai une famille respectable, que je dois protéger. Il est hors de question que j'y introduise une bâtarde. Cette gamine est à vous, Studley, et vous pouvez bien en faire ce que vous voulez !

Clarissa entendit son père répliquer :

— Je pars à Londres cet après-midi. Je la balancerai dans le premier orphelinat que je croiserai.

Les deux filles échangèrent un regard. Un orphelinat ? Clarissa en avait entendu parler. Betty, la petite bonne à tout faire, venait d'un orphelinat, et chaque fois qu'elle faisait une erreur, même pas grave, elle était terrifiée à l'idée qu'on la renvoie là-bas. Et son père allait mettre cette fille, qui était peut-être sa sœur, dans un endroit comme ça ?

Brusquement, Clarissa sut ce qu'elle devait faire. Elle prit la fille par la main.

— Vite, viens avec moi. Je vais te cacher.

Main dans la main, les deux petites filles détalèrent comme des lapins vers le paradis secret de Clarissa, le vieux jardin clos de murs.

— Qu'est-ce que tu...

Elle s'interrompit quand Clarissa poussa une grille rouillée scellée dans un haut mur de briques et se glissa dans l'ouverture. Elle la suivit et referma la grille.

— C'est quoi, cet endroit ? demanda-t-elle en regardant autour d'elle, déconcertée.

— Personne n'y vient jamais, répondit Clarissa, essoufflée. Ils ne nous chercheront pas ici. C'est mon endroit secret. Personne ne sait que la grille peut s'ouvrir. J'ai trouvé la clé l'été dernier. Viens par là, on pourra s'asseoir et parler.

Elle entraîna la fille vers une tonnelle circulaire presque entièrement recouverte de rosiers grimpants. Il y avait un banc de bois à l'intérieur. C'était la cachette parfaite.

Après s'être assises, les deux filles s'observèrent en silence. Les pensées de Clarissa se résumaient à une seule : cette fille pouvait-elle vraiment être sa sœur ? Si seulement c'était vrai ! Elle avait toujours rêvé d'avoir une sœur.

— Tu t'appelles comment ? finit-elle par demander.

— Izzy. En fait, c'est Isobel, mais maman m'appelle toujours... m'appelait Izzy.

De nouveau, Clarissa jeta un coup d'œil à ses vêtements noirs.

— Ta maman, elle est...

— Morte, oui. Cet homme, ajouta-t-elle avec un signe de tête en direction de la maison, je l'ai rencontré aujourd'hui pour la première fois. Il est venu à l'enterrement de maman et il m'a dit qu'il était son frère et que je partais.

— Que tu partais d'où ?

— De chez nous. Maman et moi, on habite... on habitait dans un petit cottage au bout du village. Je ne savais même pas qu'elle avait un frère. Ou que j'avais un père. Oh, je savais bien que les gens me traitaient de bâtarde, mais j'ai toujours cru qu'un bâtard, c'était juste quelqu'un qui n'avait pas de père, et moi, je n'avais pas de père. Mais mon oncle a dit que mon père était responsable de moi. Et alors, il m'a amenée ici... Tu crois vraiment qu'on est des sœurs ? acheva-t-elle en regardant Clarissa avec circonspection.

Clarissa pensa à tout ce qu'elles avaient entendu.

— Oui. Moi, je ne ressemble pas à papa. Tout le monde dit que je tiens de ma mère. Mais toi, tu ressembles à papa, sauf que tu es une fille. Tu as ses yeux, ses cheveux et...

— Tu appelles ça des cheveux ? s'exclama Izzy en tirant sur une longue anglaise brune. Ce fouillis horrible ?

— Horrible ? Moi, je les trouve très beaux. On dirait la chevelure d'un elfe. D'ailleurs, quand je t'ai vue, j'ai

pensé que tu étais peut-être un elfe... Mais finalement, tu n'en es pas un ?

C'était l'association d'un menton pointu, d'immenses yeux verts et d'une cascade soyeuse de boucles en tire-bouchon qui donnait à Izzy l'apparence d'une créature des airs. Clarissa avait beau dormir avec la tête hérissée de papillotes, elle n'obtenait pas même la moitié des boucles d'Izzy.

— Non, je ne suis pas un elfe.

— Je n'en ai jamais vu, déclara Clarissa avec regret.

— Moi non plus. Mais ça ne me gênerait pas d'en être un si j'avais des pouvoirs magiques.

— Oui, et moi aussi, j'en serais un. Ou peut-être une fée. Tu ne trouverais pas ça amusant ?

— Si ! Je pourrais transformer mon oncle en crapaud, dit Izzy, et toutes deux se mirent à rire.

Après un instant, Izzy soupira.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? Je ne peux pas rester cachée ici pour toujours.

— Pas pour toujours, mais pour un moment, répliqua Clarissa, qui commençait à établir un plan. Il faut que je m'en aille, maintenant, parce que Nanny va me chercher. Je reviens aussi vite que je peux.

— Mais ils vont essayer de me retrouver.

— Je sais, mais ils ne penseront pas à regarder ici. Et papa n'est pas patient du tout, alors il finira par laisser les domestiques se débrouiller, comme d'habitude. Surtout qu'il s'apprêtait à partir à Londres quand ton oncle est arrivé, alors il va probablement s'en aller bientôt. Et les domestiques, je m'en charge.

Clarissa sourit avec ravissement. C'était exactement comme une aventure dans un livre.

— Tu as faim ? Je t'apporterai à manger plus tard si je peux. Mais tu dois rester cachée ici jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger. Et alors, je viendrai te chercher.

Izzy fronça les sourcils.

— Et ensuite, qu'est-ce qu'il arrivera ?

— Écoute..., dit Clarissa après une hésitation. On est sœurs, non ?

Izzy hocha la tête.

— Oui, apparemment.

Clarissa avait prié toute sa vie pour avoir une sœur, mais il lui fallait en avoir le cœur net.

— Mais est-ce que tu veux *vraiment* être ma sœur ? On est plutôt seuls, ici, expliqua-t-elle avec honnêteté. Il n'y a que les domestiques, et ils sont presque tous vieux. Et je n'ai pas le droit de jouer avec les enfants du village.

— De là où je viens, répliqua Izzy, les enfants du village n'ont pas le droit de jouer avec moi.

— Pourquoi ?

Izzy haussa les épaules.

— Parce que mon père ne s'est pas marié avec ma mère.

— Non, il s'est marié avec ma mère. Mais ce n'est pas ta faute.

— Ça n'a plus d'importance, maintenant, et je m'en moque.

Elle sourit à Clarissa. Un grand sourire d'elfe malicieux.

— J'ai toujours voulu avoir une sœur, moi aussi. Et je t'aime bien.

— Parfait. Je t'aime bien, moi aussi, alors à partir de maintenant, tu vas vivre avec moi, et on sera des sœurs et on jouera ensemble autant qu'on voudra.

Souriant elle aussi jusqu'aux oreilles, Clarissa sauta au cou d'Izzy et l'étreignit un instant.

— Tiens, voilà la clé de la grille. Tu fermes quand je serai sortie, comme ça, personne ne pourra entrer. Je viendrai te chercher dès que je pourrai. Je ne serai pas longue.

Lorsqu'elle entra dans la maison, les domestiques couraient en tous sens tandis que son père, au milieu du vestibule, hurlait des ordres.

Nanny se précipita vers Clarissa.

— Où donc étiez-vous, mon enfant ? J'étais folle d'inquiétude. Déjà qu'une enfant a disparu... Bref, peu importe. Montez avec moi dans la nursery. Il y a un bon verre de lait et une assiette des meilleurs biscuits de la cuisinière qui vous attendent.

Clarissa ne bougea pas.

— Qui a disparu, Nanny ?

— Oh, personne. Rien d'important. Je suis sûre que c'est un malentendu et que cet homme a finalement repris l'enfant.

— Quelle enfant ?

— Il n'y a pas d'enfant ! rugit son père depuis le vestibule. Ce n'est qu'un ramassis de sottises. J'en ai assez. Je m'en vais.

Il claqua des doigts, et un valet de pied s'élança hors de la maison pour avertir les garçons d'écurie.

Clarissa entendit son père dire à l'intendant du domaine, M. Edwards :

— Retrouvez cette gamine et occupez-vous d'elle.

— Que dois-je en faire, monsieur ?

— Je n'en sais rien et je m'en contrefiche.

La voiture arriva, les bagages furent rapidement chargés et, quelques minutes plus tard, le père de Clarissa partit. Sans même lui dire au revoir.

Il était rare qu'il le fasse. Clarissa le décevait, et elle l'avait toujours su. Il le lui avait dit en face plus d'une fois. Elle était quelconque et dépourvue de charme, elle était aussi terne que sa mère, elle ne servait à rien, et elle aurait dû être un garçon.

Mais cette constatation n'était plus aussi douloureuse qu'à l'ordinaire car, maintenant, elle avait une sœur. Elle ne serait plus jamais seule.

Elle monta à l'étage avec Nanny, but son lait, mangea un biscuit, glissa les autres dans sa poche et ajouta une pomme. Puis, après avoir dit à Nanny qu'elle avait laissé son livre dans le jardin et qu'elle serait de retour dans une minute, elle dévala l'escalier et courut porter son butin à Izzy.

Izzy dévora tout. Quand elle eut terminé, Clarissa l'introduisit subrepticement dans la maison par l'escalier de service. Elle l'installa dans la chambre de la nursery avec deux livres et quelques biscuits supplémentaires. Nanny, qui tricotait devant la fenêtre de son petit salon, ne s'aperçut de rien.

Ce ne fut que le soir, quand Clarissa eut dîné – en glissant la moitié de son repas dans une serviette pour Izzy – et fut couchée, que la tromperie fut découverte. En venant s'assurer qu'elle dormait, Nanny découvrit dans le lit deux petites filles au lieu d'une.

Elle poussa un cri formidable et, en quelques minutes, la chambre fut pleine de domestiques qui s'exclamaient et échafaudaient des hypothèses.

Une fois remise de son émotion, Nanny s'adressa d'un ton ferme à Izzy :

— Maintenant, venez, mon enfant. Votre place n'est pas ici.

Mais les deux filles s'accrochèrent l'une à l'autre, et quand Nanny tenta de saisir la main d'Izzy, Clarissa jeta ses bras autour de sa sœur et cria :

— Ne la touchez pas ! C'est ma sœur et elle reste avec moi !

Nanny et les autres s'immobilisèrent, interdits – Clarissa ne criait jamais –, et échangèrent des regards embarrassés.

Un valet de pied s'avança alors, avec l'intention d'entraîner Izzy par la force, mais les fillettes se débattirent comme deux petits chats furieux, et Clarissa prouva

qu'elle était capable de crier encore plus fort que Nanny.

Le valet battit en retraite. Nanny et les servantes tentèrent de raisonner Clarissa, mais elle leur tint tête et refusa de céder.

— Izzy est ma sœur et je la garde ! ne cessait-elle de répéter.

On finit par convoquer l'intendant du domaine.

— Que dois-je faire, monsieur Edwards ? lui demanda Nanny. Voyez dans quel état s'est mise Mlle Clarissa. Elle va finir par se rendre malade.

Tout le monde attendit qu'il se prononce.

M. Edwards regarda Clarissa, dont le visage était marbré de larmes, et qui serrait contre elle sa sœur toute pâle. Ensuite, songeur, il observa Izzy. Puis il déclara :

— Le maître est le père de cette petite, aucun doute là-dessus.

— Oui, mais que faisons-nous ? répéta Nanny.

Il y eut un long silence, que M. Edwards finit par rompre.

— Il a dit qu'il se moquait de ce que j'en faisais.

— Mais ça veut dire quoi ? gémit Nanny. Il faut bien faire quelque chose.

M. Edwards jeta un coup d'œil aux deux petites filles blotties l'une contre l'autre dans le lit.

— Qu'elle reste là. Le maître décidera à son retour. Il est hors de question que je jette une enfant dehors en pleine nuit.

— Non, non, bien sûr que non, murmura Nanny. Mais que dois-je faire ?

— Laissez-les tranquilles. Il y a eu assez de tohubohu pour cette nuit. Nous procéderons aux arrangements nécessaires demain matin.

— Pas d'arrangements. C'est ma sœur et je la garde ! dit Clarissa une fois de plus.

M. Edwards sourit.

— Personne ne l'emmènera, mon enfant. Elle peut rester ici jusqu'au retour de votre père. Il décidera de ce qu'il faut faire.

Clarissa hocha la tête. Heureusement, les visites de son père étaient peu fréquentes.

— Promis ?

— Je vous le promets. À présent, dormez. Toutes les deux.

Six mois plus tard, sir Bartleby revint à Studley Park Manor pour l'une de ses rares visites. À quoi bon venir plus souvent, disait-il, puisqu'il avait un intendant pour gérer ses affaires et pas de fils susceptible de l'intéresser ?

Il se trouva que M. Edwards était absent à ce moment-là et qu'aucun des domestiques n'eut suffisamment de courage pour soulever le problème. Il s'écoula donc presque une semaine avant qu'il s'aperçoive que sa fille illégitime vivait chez lui.

Il rentrait à cheval d'une visite chez une voisine, une veuve piquante, lorsqu'il remarqua deux petites filles, l'une brune et l'autre blonde, qui jouaient sur la pelouse. Il fronça les sourcils. Sa fille n'avait pas le droit de jouer avec les enfants des paysans.

Rentré à la maison, il envoya chercher Nanny. Il découvrit alors l'identité de l'enfant aux cheveux noirs. Saisi de rage, il ordonna qu'on lui amène cette maudite gamine. Mais les domestiques eurent beau fouiller toute la maison, il leur fut impossible de la trouver.

Sir Bartleby fit alors venir Clarissa et exigea qu'elle lui dise où était la fillette. Pâle et tremblante, Clarissa répondit d'une petite voix ferme :

— Non, papa.

Il eut du mal à en croire ses oreilles. Son courroux augmenta, mais il s'efforça d'adoucir sa voix.

— Allons, soyez raisonnable, Clarissa. Cette fille n'a rien à voir avec nous. C'est une orpheline, et elle doit vivre avec les gens comme elle.

Sa fille le regarda d'un air solennel.

— La maman d'Izzy est morte, mais ma maman aussi. Est-ce que ça veut dire que moi aussi, je suis orpheline ?

— Bien sûr que non ! s'écria-t-il avec une impatience mal dissimulée. Vous n'êtes pas orpheline, stupide enfant, puisque je suis votre père.

— Mais si vous êtes le père d'Izzy, elle ne peut pas être orpheline, si ?

— Je ne suis pas le père de... de cette créature ! hurla sir Bartleby, furieux. Et je ne veux pas d'elle chez moi. Maintenant, vous allez me dire où elle est !

Il abattit son poing sur son bureau. Clarissa tressaillit, mais, pâle et résolue, elle soutint son regard.

— Izzy est ma sœur, papa. Elle vous ressemble énormément. Et je la garderai avec moi.

— Comment osez-vous me défier, espèce de misérable enfant ?

Il se leva, contourna son bureau et s'inclina vers elle, le poing levé.

— Vous allez me dire immédiatement où elle se trouve, ou je...

Clarissa se raidit.

La porte s'ouvrit brusquement, et une petite tornade brune fit irruption.

— Laissez ma sœur tranquille, vous n'êtes qu'une grosse brute !

Se jetant sur lui, Izzy alla donner durement de la tête dans son estomac. Il se plia en deux, et, pendant qu'il essayait de reprendre son souffle, elle saisit Clarissa par la main, et toutes deux prirent leurs jambes à leur cou.

On ne les vit plus de toute la journée.

Sir Bartleby hurla, tempêta et vociféra. Il promit de l'argent aux domestiques, puis, faute de résultat, les menaça. Mais personne ne put, ou peut-être ne voulut, lui amener l'une des filles ou les deux.

À son retour, l'intendant essaya de lui faire entendre raison, arguant que, hormis sa naissance illégitime, il n'y avait rien de particulier à reprocher à cette enfant. En outre, elle tenait compagnie à Mlle Clarissa, qui se trouvait très isolée parmi les domestiques.

Sir Bartleby lui ordonna de s'occuper de ses propres affaires.

La nuit tomba sans que les fillettes aient réapparu. Au matin suivant, comme elles restaient introuvables, sir Bartleby rendit les armes.

— Qu'elle la garde, puisque c'est comme ça, lança-t-il d'un air dégoûté. Mais cette gamine ne doit pas mettre un pied hors du domaine. Elle ne se rendra pas à l'église, ni au village, et elle ne se mêlera pas aux autres gens, et surtout pas aux nobles du voisinage.

Foudroyant les domestiques du regard, il ajouta :

— Et si jamais mes yeux se posent sur cette maudite petite bâtarde, je lui ferai regretter d'être venue au monde !

Il envoya chercher sa voiture et repartit à Londres d'une humeur massacrant. La première chose qu'il fit à son arrivée dans la capitale fut de convoquer son notaire.

Une année s'écoula avant qu'il revienne à Studley Park Manor. Et, durant tout son séjour, il ne voulut voir aucune des filles. Il ne fit pas appeler Clarissa, ne lui parla pas, ne la regarda même pas. En vérité, il avait donné l'ordre aux domestiques de garder les fillettes hors de sa vue.

Pour ça, aucun problème. Les filles avaient aussi peu envie de le voir que lui de les voir, même si Clarissa s'attrista de savoir son père encore plus en colère contre

elle. Mais elle avait une sœur, à présent, et cela compensait plus que largement sa déception.

Vivre avec Izzy, c'était en permanence drôle et excitant. Tous les jours, elles passaient des heures dans le jardin clos, où elles jouaient, créaient des villages féeriques et ramassaient des pétales de roses pour fabriquer des parfums et des pots-pourris. Par temps de pluie, elles se fabriquaient des coins douillets dans le grenier, et elles lisaient ou inventaient des jeux.

Quand il faisait chaud, elles s'ébattaient dans le lac en poussant des cris de joie, vêtues seulement de leur chemise. Avant l'arrivée d'Izzy, Clarissa n'avait jamais nagé, ni même barboté.

Elles grimpaient aux arbres, ce que Clarissa n'aurait jamais imaginé faire. Après s'être hissées dans les branches, elles contemplaient leur domaine, tour à tour capitaines d'un navire pirate, princesses dans une tour, prisonnières d'un méchant sorcier, et même, une fois, poursuivies par une meute de loups.

Elles se lièrent d'amitié avec le berger, qui les laissa nourrir un agneau orphelin. Oh, la joie de tenir cette petite boule de laine avec sa queue frétilante tandis qu'il tétait goulûment son lait !

À l'instigation d'Izzy, elles apprirent à monter à cheval, en secret et à cru tout d'abord, à cause des restrictions imposées par sir Bartleby. Mais, un jour, Clarissa tomba et se cassa le bras. Quand on lui interdit de monter de nouveau, elle répliqua avec une placidité apparente :

— D'accord. Mais seulement jusqu'à ce que mon bras soit guéri.

Au désespoir, Nanny en appela à M. Edwards. Après avoir interrogé les deux filles, celui-ci prit des dispositions pour qu'elles reçoivent des leçons d'équitation.

— Il ne servirait à rien de les enfermer, dit-il à Nanny. À présent qu'elles ont goûté à la liberté, elles

n'y renonceront pas. En outre, savoir monter à cheval est un atout pour une demoiselle bien née, et mieux vaut qu'elles apprennent correctement.

Les visites de sir Bartleby se firent plus rares que jamais. Et quand il venait, les filles l'évitaient, tout simplement. Il ne faisait aucune allusion à Izzy. C'était comme si elle n'existait pas. Lorsqu'elles furent plus âgées et qu'il amenait des invités pour la chasse, elles apprirent à les éviter eux aussi.

Le jardin clos restait leur refuge. Les domestiques connaissaient à présent leur secret, mais jamais ils ne les trahirent.

Durant dix ans, Clarissa et Izzy grandirent côte à côte, aussi proches l'une de l'autre que deux sœurs peuvent l'être.

Puis sir Bartleby mourut.

1

Londres, 1818

— Je suis désolé, monsieur. Il s'agit peut-être d'une erreur, mais c'est assurément légal.

— C'est assurément une erreur, et je n'ai rien à voir avec ça, déclara Léo, lord Salcott, d'un ton ferme.

Le notaire, M. Melkin, pinça les lèvres.

— Je crains que vous n'ayez pas le choix, monsieur. Le testament de sir Bartleby Studley stipule très clairement que sa fille Clarissa aura pour tuteur Josiah Léonard Thorne, sixième comte de Salcott... c'est-à-dire vous.

— J'ai bien compris, répliqua Léo avec impatience. Mais il parlait de mon père, pas de moi. Mon père s'appelait aussi Josiah Léonard Thorne. C'est une tradition familiale : le premier-né de chaque génération reçoit toujours le même prénom. Mais mon père était connu comme Josiah, alors on m'appelle Léo. Si je choisis un jour de perpétuer la tradition, mon premier fils sera appelé Joe par ses condisciples à l'école, et son fils sera Léo.

— Bien sûr, monsieur. Il n'empêche que vous êtes bel et bien le sixième comte de Salcott, fit valoir M. Melkin. En conséquence, le testament est valide.

— Il est évident que sir Bartleby entendait nommer mon père comme tuteur de sa fille. Il a commis une erreur, c'est tout. Il était probablement ivre à ce moment-là, et il a oublié que mon père était le cinquième comte, pas le sixième.

— C'est possible, mais votre père est décédé quelques mois avant sir Bartleby, et on ne peut nier que tout a été fait dans la légalité.

Le vieil homme de loi tapota le document d'un index décharné et taché d'encre.

— Mlle Clarissa Studley est sous votre responsabilité, pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à son mariage. Bien sûr, vous pourriez contester le testament devant la justice. Mais cela demanderait du temps et de l'argent et, entre-temps, vous seriez néanmoins responsable des jeunes filles. Mon conseil, conclut le notaire en jetant à Léo un regard rusé, serait d'accepter, tout simplement.

Léo cilla.

— « Les jeunes filles » ? Que voulez-vous dire ? Je croyais qu'il n'y avait qu'une fille.

— Oui... et non, dit le notaire, qui s'éclaircit la gorge. Mlle Clarissa Studley refuse d'être séparée de sa... euh... parente. En conséquence, votre responsabilité porte sur les deux filles.

— Que diable est une euh-parente ? Un genre de demoiselle de compagnie, je suppose ?

— La situation est assez irrégulière, monsieur. La seconde fille est l'enfant naturelle de sir Bartleby.

— Vous voulez dire qu'on me colle aussi l'une de ses bâtardes ? En plus de sa fille légitime ? Maudit soit ce vieux débauché !

Le franc-parler de Léo parut gêner un peu M. Melkin, qui se mit à tripoter les documents placés devant lui.

— Je me suis demandé s'il n'y avait pas eu un genre d'arrangement privé, monsieur, murmura-t-il. Entre votre père et sir Bartleby.

Un arrangement privé ? Peut-être bien. Léo soupira. Son père avait conclu toutes sortes d'accommodements dont il ne lui avait jamais parlé. Il lui avait fallu des années pour démêler les affaires de cet homme dépensier, et il croyait en avoir enfin fini. Apparemment, ce n'était pas le cas.

Et maintenant, il allait devenir tuteur de deux jeunes filles. Seigneur, ce que ses amis allaient rire !

Il n'avait jamais eu grand-chose en commun avec son père, et il n'aimait pas la plupart des amis de celui-ci, notamment sir Bartleby Studley. Devait-il s'attendre au pire avec ses filles ?

— Je suppose que Studley a mis cette fille illégitime à l'abri du besoin.

— Il n'a rien prévu. Pas le moindre penny.

— Quoi ? s'exclama Léo, ulcéré. Quel genre d'homme était-il pour engendrer un enfant et ne rien faire pour son entretien ? Studley n'était pas pauvre, que je sache.

— Je ne peux pas me prononcer, monsieur. La situation est des plus irrégulières.

Une nouvelle fois, l'homme de loi pinça les lèvres, puis il ajouta d'un ton d'excuse :

— Le cousin qui a hérité de Studley Park Manor a autorisé les filles à passer leur année de deuil dans la maison de leur enfance. Mais il est sur le point de se marier, et il leur a demandé de libérer les lieux.

— Et ? le pressa Léo, qui n'aimait pas l'expression de son regard.

— Et, en conséquence, Mlle Clarissa Studley et sa... euh... parente viennent à Londres. Chez vous.

— Chez moi ? s'exclama Léo.

Le notaire haussa les épaules.

— Elles n'ont nulle part où aller hormis chez vous.

Léo jura entre ses dents. C'était une chose de veiller à des arrangements financiers pour le compte de deux jeunes femmes ; c'en était une autre de les voir débarquer, en chair et en os, sur son paillasson !

Il fut saisi de l'envie de tourner les talons et de retourner sur le continent par le premier bateau. Mais il n'y avait pas plus réaliste que lui. Il s'était attaqué aux multiples problèmes que son père lui avait légués, et il pouvait s'attaquer à celui-là.

Il parcourut des yeux les documents placés devant lui.

— Bon, dans ce cas, nous pouvons sûrement trouver de quoi verser une pension à la euh-parente et nous débarrasser d'elle. Studley aurait dû le faire dès le départ.

— Cela serait certainement la meilleure solution, monsieur. Mais d'où viendrait l'argent ?

— En ce moment, de quoi vit-elle ?

— Mlle Clarissa Studley l'entretient. Et elle a l'intention de partager sa fortune avec elle.

Léo fronça les sourcils.

— Le peut-elle ?

— Non. Mlle Studley ne recevra son héritage que lorsqu'elle se mariera, et il sera alors sous le contrôle de son mari. Pas de danger de ce côté-là. En attendant, les fonds placés à son nom par son grand-père maternel permettent de payer ce dont elle a besoin, et elle touche une certaine somme pour ses dépenses personnelles. Une somme très généreuse, qu'elle partage équitablement avec sa demi-sœur. Et comme sir Bartleby n'a rien laissé à aucune de ses filles...

Il écarta les bras en un geste d'impuissance.

Léo, lui, serra les poings.

— Ce qui signifie que, dans les faits, Mlle Studley entretient la fille naturelle de son père à la place de celui-ci ?

Il parvenait à peine à y croire. Quelle honte pour une jeune fille – pour les deux jeunes filles – de se retrouver dans une telle situation ! Plus vite Léo s'occuperait du cas de la demi-sœur, libérant ainsi Mlle Studley de la charge de son entretien, mieux cela vaudrait.

M. Melkin lui tendit une lettre scellée.

— Sir Bartleby a laissé cette lettre pour vous. Je présume qu'elle contient des explications.

Salcott, mes excuses pour vous laisser ma bâtarde sur les bras, mais je n'ai pas réussi à l'arracher à ma fille. Cette sorcière a planté profondément ses griffes dans l'esprit de Clarissa. Tout indique qu'Isobel est aussi immorale et manipulatrice que sa catin de mère. Peut-être qu'à Londres, elle pourra enfin atteindre son objectif, qui est de devenir courtisane. Même toute jeune, elle tentait déjà d'exercer ses charmes sur mes invités.

J'espère que vous aurez plus de succès que moi pour libérer ma fille de sa détestable influence.

Votre, etc.

Studley

Léo relut la lettre. Elle lui laissait un vilain goût dans la bouche. Qu'un homme parle ainsi de sa propre fille, illégitime ou pas ! Il n'empêche qu'elle avait dû faire quelque chose pour mériter un tel traitement au vitriol. Il ne pouvait pas prendre à la légère cette lettre, rédigée sur un lit de mort.

Mais quel culot de la part de Studley ! Il aurait dû laver lui-même son linge sale, et non pas le refiler à un autre, d'autant qu'il n'avait pas vu cet autre – si le destinataire de cette missive était le père de Léo – depuis une décennie, voire davantage. Le père de Léo était resté alité durant les dix dernières années de sa vie.

Mais les choses commençaient à s'expliquer. Si la fille bâtarde avait des tendances immorales et désirait s'établir en tant que courtisane, et si Studley savait qu'elle s'accrochait à sa fille comme une sangsue, on pouvait comprendre sa réticence à lui laisser de l'argent. Ce n'était néanmoins pas normal de sa part.

Léo chiffonna la lettre dans son poing. « Immorale et manipulatrice » ? Il se trouve qu'il connaissait ce genre de femme et, bon sang, c'était bien avec de l'argent qu'on pourrait se débarrasser d'elle.

Studley ne lui laissait pas le choix : il allait devoir puiser dans sa propre poche.

Léo espérait que l'homme rôtiissait en enfer !

— Alors, reprit-il en fixant les documents d'un œil morose, nous avons deux filles, l'une légitime et fortunée, l'autre sans nom et sans le sou. Malgré ses éventuelles tendances à l'immoralité, la fille illégitime a droit à un soutien financier. Studley l'a élevée dans sa propre maison avec sa fille légitime, et la jeter ainsi à la rue n'est pas défendable. Rien d'étonnant à ce qu'elle dépende de sa demi-sœur pour survivre.

M. Melkin hocha la tête.

— Tout à fait, monsieur.

— Et maintenant, que diable suis-je censé faire de Mlle Studley ?

C'était une question rhétorique, posée à mi-voix, mais le notaire jugea apparemment que Léo sollicitait un conseil.

— Il faut la présenter à la haute société, dit-il avec un large sourire. Mariez-la, et vous serez débarrassé d'elle.

Léo le dévisagea, consterné.

— La présenter à la société ? Vous voulez dire l'em-mener à des bals, à l'opéra ? À l'Almack ?

Il ne pouvait rien imaginer de pire, lui qui avait fui sur le continent pour échapper à ce cirque mondain.

— Exactement. Il faudra, bien sûr, qu'elle soit chaperonnée et introduite par une femme convenable.

Quelle plaie ! Léo ne connaissait aucune femme convenable. Ni aucune qui ne l'était pas, d'ailleurs. Du moins, pas en Angleterre.

— Vous ne suggérez pas, n'est-ce pas, que je demande à la euh-parente d'être son chaperon ?

— Oh non, non, non, monsieur ! s'écria le notaire. Ce serait impensable. Cette fille ne peut évidemment pas approcher de près ou de loin la bonne société.

Léo réfléchit. La fille illégitime ne poserait pas de problème. Il lui donnerait de l'argent pour l'éloigner, en lui faisant bien comprendre qu'elle ne devait plus vivre aux crochets de sa demi-sœur. Il se lavait les mains de ce qu'elle ferait ensuite.

Mais l'autre... Il voulait bien être pendu s'il l'accompagnait au bal ou en soirée ! Il s'y était laissé prendre une fois, et il n'avait pas l'intention de recommencer. Non, la vie mondaine de Mlle Studley devait être prise en main par une femme.

— Je suppose qu'il faudra que j'engage quelqu'un... Encore une autre dépense à sa charge.

Gardant un silence prudent, l'homme de loi commença à rassembler les documents, qu'il glissa dans un dossier. Puis, d'un ton peu assuré, il reprit :

— Je crois que les demoiselles arriveront bientôt à Londres, monsieur.

Léo, perdu dans ses pensées, leva brusquement les yeux.

— Comment ? Déjà ?

— Un an s'est écoulé depuis la mort de sir Bartleby. Si vous n'aviez pas été absent durant toute cette année, vous ne seriez pas aussi surpris.

— Je voyageais, lui rappela Léo, irrité par le léger ton de reproche du notaire.

Bon sang, il avait bien mérité ce changement d'air ! Durant la dernière décennie, ses condisciples avaient voyagé et vécu diverses aventures ; certains étaient devenus militaires, d'autres avaient découvert de lointaines contrées exotiques, alors que lui n'avait pratiquement pas quitté le domaine familial.

L'attaque d'apoplexie qui avait frappé son père douze ans plus tôt avait contraint Léo, qui était alors âgé de

seize ans et hésitait entre l'armée et l'université, à abandonner tous ses projets et à endosser la responsabilité de son père et du domaine.

Les dettes paternelles lui avaient tout d'abord semblé écrasantes. Toutefois, grâce à un travail acharné et à des conseils judicieux, il avait progressivement réussi à retourner la situation. Le domaine était à présent rentable, et les investissements faits par Léo se révélaient fructueux.

En conséquence, après le décès de son père dix-huit mois plus tôt, il avait remis la direction du domaine entre des mains capables et il était parti à l'étranger goûter un peu à la liberté. Sa version personnelle du Grand Tour : l'Europe, la Grèce, la Turquie, l'Égypte... Il en avait savouré chaque minute.

Hélas, le retour était calamiteux !

— Selon ce courrier, dit M. Melkin, Mlle Studley et sa demi-sœur avaient l'intention de partir pour Londres au début de la semaine. Ce qui signifie, poursuivit-il en levant les yeux vers Léo, qu'elles devraient arriver demain ou après-demain.

— Demain ou après-demain ? répéta Léo, atterré.

— Je le crains, monsieur. Il serait bon que vous demandiez à votre gouvernante de préparer leurs chambres.

— Ma gouvernante ? Je n'ai pas de gouvernante. Je n'ai pas de personnel en ville pour le moment, à l'exception de mon valet de pied.

À son retour à Londres, Léo s'était rendu chez son homme d'affaires, lequel lui avait appris que la maison de Bellaire Gardens, louée durant les dix dernières années, était à présent vide et qu'elle avait grand besoin d'être rénovée, que Léo ait l'intention de l'habiter ou de la relouer. Après s'être rendu sur place, il avait été obligé d'en convenir.

En attendant le début des travaux, il campait dans la maison vide et poussiéreuse. Son valet Matteo, qui tenait plus du majordome que du simple valet, l'avait rendue plus ou moins habitable... pour eux deux. Mais pas pour des jeunes filles habituées à avoir leurs aises.

— Oh, mon Dieu, c'est impossible, dit M. Melkin. Elles ne peuvent pas habiter avec vous sans chaperon, vu que vous êtes célibataire. Ce serait plus facile si vous étiez marié. Je suppose que ce n'est pas...

— Non, coupa Léo d'un ton ferme. Je n'ai pas l'intention de me marier, ni maintenant ni dans un avenir proche.

Il n'avait pas la moindre envie de se passer la corde au cou, et il ne le ferait certainement pas pour l'agrément de deux parfaites inconnues.

— En tant que tuteur, vous prendrez, bien sûr, les dispositions souhaitables.

Léo haussa les épaules.

— Elles peuvent loger à l'hôtel.

— Oh, ce n'est pas envisageable, monsieur. Une demoiselle respectable, sans autre chaperon que sa demi-sœur illégitime, dans un hôtel londonien ? Oh non, non, non !

— Alors, j'engagerai une femme de chambre pour les chaperonner.

Le notaire secoua la tête.

— Une femme de chambre ne donnerait à Mlle Studley ni la respectabilité ni l'importance requises.

Sous l'effet de la réflexion, ses sourcils gris et broussailleux remuèrent.

— N'avez-vous aucune parente susceptible de vous prêter assistance ?

— Non, il n'y a pas...

Léo s'interrompit. Une idée lui était venue.

— À présent que j'y pense, j'ai effectivement une parente à Londres, ma tante Olive. Et il se trouve

qu'elle vit aussi à Bellaire Gardens, à quelques pas de ma propre maison.

— Vous ne faites pas allusion à lady Scattergood, je suppose ? dit M. Melkin, l'air effaré. Parce que je ne crois pas...

— Tante Olive est la solution idéale. Elle sera ravie d'avoir la compagnie des jeunes filles, et la proximité de sa maison avec la mienne me permettra de veiller sur elles.

C'est à peine si Léo parvenait à dissimuler sa satisfaction.

Trop de responsabilités avaient pesé sur lui, et pendant trop longtemps. Il n'aspirait qu'à reprendre le cours de sa vie et refusait qu'un mort lui impose, une fois de plus, de mettre celle-ci de côté.

— Mais, monsieur...

Léo se leva.

— Autre chose, M. Melkin ? Non ? Alors merci. À présent, je dois vous quitter, j'ai des dispositions à prendre.

Léo quitta les lieux, content de lui. Tout était à peu près réglé. Il ferait verser une bonne pension à la euh-parente. Au diable la dépense ! Que le départ de cette fille se fasse dans la dignité. Quant à l'autre, il la remettrait entre les mains de tante Olive. Cette dernière n'était pas du genre mondain, mais Léo était persuadé qu'elle serait heureuse d'avoir un peu de jeunesse auprès d'elle.

Certes, le testament de Studley l'avait tout d'abord désarçonné. Mais il avait à présent la situation sous contrôle.

Quand il retourna dans la maison de Bellaire Gardens, il la trouva transformée en ruche bourdonnante d'activité. Un peu partout, des femmes frottaient et encaustiquaient, et des hommes, parfois montés sur des échelles, lavaient les carreaux ou arrachaient le

papier peint. Au milieu de ce tourbillon se tenait son valet, Matteo, apparemment dans son élément.

— Il n'y a qu'une pièce en état pour le moment, *signor*, annonça-t-il. Je vais apporter du thé... Ou peut-être que c'est un jour à boire du vin ? suggéra-t-il après avoir observé Léo.

Quand Léo l'avait rencontré, Matteo vivait dans les rues de Naples. D'abord employé comme guide temporaire, puis comme valet et factotum, il s'était rendu de plus en plus indispensable. Et lorsque le moment était venu pour Léo de poursuivre son périple vers la Grèce et la Turquie, Matteo l'avait supplié de l'emmener. Orphelin, sans aucune famille, il avait assuré qu'il était libre de suivre « *signor* » partout.

Il avait suffi de quelques semaines pour que Matteo prenne en charge tout le côté matériel du voyage. Il avait prouvé sa valeur en procurant à Léo des logements propres, de la nourriture locale délicieuse – et sans danger –, des moyens de transport fiables et de bons guides locaux, même lorsqu'il ne parlait pas la langue.

Et à Londres, après avoir jeté un coup d'œil à la maison, Matteo avait frémi ostensiblement et s'était mis en quête de nettoyeurs. De toute évidence, il en avait trouvé, mais Léo ignorait comment il s'y était pris.

— Non, répondit-il, je vais rendre visite à ma tante.

Le visage de Matteo s'éclaira.

— Vous avez la tante ici, à Londres, *signor* ? Bien, c'est bien. Ce n'est pas bon pour un homme d'avoir pas de famille. Elle est loin, la tante ?

— Pas loin. Juste de l'autre côté du jardin, répondit Léo avec un geste vers l'arrière de la maison.

Les maisons de Bellaire Gardens étaient construites autour d'un vaste jardin privé. Invisible depuis la rue, celui-ci n'était accessible que par une grille située à l'arrière de chaque maison.

Léo finit par se laisser persuader de prendre une collation. Il but donc un verre de vin et mangea une assiette de sandwiches dans une pièce miraculeusement transformée en havre de paix et de propreté. Ainsi fortifié, il se prépara à sa rencontre avec tante Olive. Matteo, au nom du respect dû à une tante, avait insisté pour lui procurer, Dieu sait comment, une grande boîte de friandises, une bonne bouteille de sherry et un énorme bouquet de fleurs. Ainsi armé, Léo sonna à la porte de sa tante.

Le majordome, un vieillard desséché vêtu de noir poussiéreux, le regarda avec une indifférence teintée de méfiance.

— Bonjour, Treadwell, dit Léo.

Le majordome ne réagit pas. Peut-être était-il aussi sénile qu'il en avait l'air et qu'il l'avait oublié. Il précisa donc :

— Je suis lord Salcott, et je viens voir ma tante Olive. Treadwell eut un reniflement offensé.

— Je n'ignore pas qui vous êtes, monsieur. Je vais m'assurer que Madame est chez elle.

Il fit signe à Léo d'attendre, puis se hissa dans l'escalier à pas lents.

Léo patienta. Il était certain que sa tante était chez elle, vu qu'elle ne quittait plus son domicile depuis des années. Mais accepterait-elle de le recevoir ? Léo avait beau être son seul neveu, ainsi que le chef de la famille, tante Olive semblait s'en moquer.

Enfin, Treadwell réapparut.

— Madame va vous recevoir maintenant.

Alors que Léo et le majordome approchaient du salon préféré de sa tante, au premier étage, un concert d'aboiements retentit. Sa tante avait toujours adoré les chiens.

Treadwell ouvrit la porte d'un geste majestueux.

— Lord Salcott, madame.

À la seconde où Léo posa le pied à l'intérieur, une meute de petits chiens hirsutes se précipita vers lui et l'entoura en jappant, en grognant et en reniflant. L'un des traits les plus attachants de tante Olive était sa propension à recueillir des chiens abandonnés, en général des femelles, immanquablement bâtardes. Rarement le genre de mignonnes bestioles qu'affectionnaient la plupart des dames.

Se résignant à la probable dégradation de ses bottes et à quelques mordillements, Léo se fraya un passage prudent dans la pièce, puis, après avoir déposé ses offrandes sur un guéridon, il se pencha pour faire connaissance avec les petites créatures – il avait toujours aimé les chiens. Tandis que ses mains et ses bottes étaient abondamment flairées et léchées, il releva la tête.

— Tante Olive, je suis ravi de vous voir. Et de constater que vous semblez vous porter à merveille.

Sa tante, grande et maigre, enveloppée dans plusieurs châles indiens multicolores, trônait dans un grand fauteuil orné d'incrustations en nacre. Elle considéra ses offrandes d'un œil soupçonneux.

— C'est pour moi, je suppose ? Ce qui signifie que vous voulez quelque chose. La réponse est non.

— Vous ne savez même pas ce que je veux.

— Non, et je m'en moque. On ne doit jamais faire confiance à un homme chargé de cadeaux. Treadwell, mettez immédiatement ces fleurs dans l'eau. Que des gens coupent des fleurs alors qu'elles ne feront rien d'autre que mourir me dépasse. Et laissez la bouteille ici, ajouta-t-elle d'un ton sec, quand le majordome fit mine d'emporter aussi le sherry. Il boit, souffla-t-elle à Léo.

Léo ne pouvait pas le reprocher au vieil homme.

D'un geste, sa tante lui désigna un siège, où se trouvait un petit chien étique dont une patte était bandée.

Chaque autre siège de la pièce était occupé par un chien. Quand Léo s'approcha du fauteuil indiqué, la chétive créature se mit à gronder.

— C'est Biddy. Elle est nouvelle, dit sa tante. Elle déteste les hommes. Mettez-la dans ce panier.

La pauvre petite bête était si décharnée que ses os lui perçaient presque la peau, et son corps portait plusieurs plaies, certainement dues à des coups de pied. Biddy avait de bonnes raisons de détester les hommes, songea Léo.

Il s'accroupit devant le fauteuil.

— Eh bien, Biddy, tu as fait la guerre, dirait-on, murmura-t-il.

Il lui présenta sa main, qu'elle renifla d'un air méfiant tout en grondant sourdement. Finalement, elle accepta qu'il lui tapote la tête. Jugeant que son hostilité était en grande partie jouée, Léo la souleva avec précaution et l'installa dans le panier.

— Hmph... Les animaux vous ont toujours bien aimé, déclara tante Olive d'un ton bourru. Elle ne cesse de mordre mon majordome – dès qu'il fait un mouvement brusque ou qu'il bouge trop rapidement.

— Je n'aurais pas cru Treadwell capable de mouvements brusques, ni de bouger rapidement, fit remarquer Léo, ironique.

Sa tante porta son face-à-main à ses yeux.

— Seriez-vous en train de critiquer mon personnel, jeune homme ?

— Tante Olive, me croiriez-vous capable d'une chose pareille ?

— Hmph ! fit-elle de nouveau, en se retenant manifestement de sourire. Alors, mon neveu, que voulez-vous ?

Léo opta pour une approche indirecte.

— Un conseil.

— Ce serait bien la première fois. À quel sujet ?

Léo lui expliqua comment, à cause d'une erreur de sir Bartleby Studley, il se retrouvait chargé de la tutelle de deux jeunes filles.

— Studley ? Un homme épouvantable ! On aurait dû le noyer à sa naissance, commenta sa tante lorsqu'il eut terminé son récit. Cela dit, je pensais la même chose de votre père. Qu'allez-vous faire de ces filles ?

Léo exposa le problème de la euh-parente.

— Une bâtarde de Studley ? Ignoble débauché comme il l'était, il en a sûrement semé dans tout le royaume.

Elle observa Léo, les yeux plissés.

— Je suppose que cela rend la fille indésirable à vos yeux ? Eh bien, sachez que je ne le tolérerai pas ! Ce n'est pas sa faute si son père était un porc, et si vous croyez que je me ferai complice de...

— Non, je m'occuperai des deux jeunes filles. D'autant que la fille légitime, Clarissa, refuse apparemment d'être séparée de sa sœur.

Sa tante n'avait pas besoin de savoir qu'il était déterminé à les séparer le plus tôt possible. Cela relevait de son devoir de tuteur envers Clarissa.

— Hmph... Au moins, cela montre que la fille a du caractère. Eh bien, que voulez-vous de moi ?

— Le fait est, tante Olive, que j'ai besoin d'une femme de confiance pour chaperonner les filles et les sortir.

La vieille dame lui jeta un regard incrédule.

— Et vous imaginez que ce pourrait être moi ? Drôle d'idée !

— Non. Mais j'ai pensé que vous connaîtriez peut-être quelqu'un...

Même si sa tante ne participait plus à la vie mondaine, elle conservait de nombreuses relations dans tout le pays, avec lesquelles elle entretenait une abondante correspondance.